

Elle avait le visage calme, l'abord affable, et parut à Pascal de plus en plus délivrée de sa raideur d'autrefois.

Mme Forster, assise dans le salon, une bible à la main, l'air un peu impatient, accueillit son neveu par une boutade amicale :

— Monsieur le châtelain du Corsier veut-il me faire la grâce de m'offrir son bras ? Sans reproche, voilà bientôt dix minutes que je suis prête.

— Ma tante, je vous prie de m'excuser, répondit vivement le jeune homme, mais j'ignorais absolument que vous aviez l'intention de sortir avec moi.

— Comment ? Ménars n'est-il pas monté vous prévenir ?

— Que le déjeuner était retardé d'une heure, le dimanche ; voilà tout.

— Le maladroît ! Je lui avais pourtant expliqué... Enfin, partons vite, mon ami, je déteste arriver comme un événement.

La voiture attendait au perron. En quelques instants, le cocher, vieux serviteur de la maison Forster, eut gagné le temps perdu par l'inadvertance de son camarade, et la calèche s'arrêta devant la belle cathédrale qui, dépourvue des splendeurs catholiques, sert depuis la Réforme au culte protestant.

Trompé par l'apparence extérieure, un peu distraits, comme tous les penseurs, Pascal pénétra dans le temple à la suite des deux dames et s'agenouilla dans leur stalle, à leur côté.

Puis, au bout de quelques secondes de recueillement, il releva la tête pour saluer l'autel d'un regard respectueux.

Pas d'autel.

Dans la nef immense, des rangées de bancs symétriques alignées ; au fond, quelques tables de pierre ; sur les murs nus, pas un tableau, pas un emblème ; dans les chapelles, pas une statue ; dans le chœur, pas une croix.

Rien qu'une chaire annonçant aux fidèles rassemblés qu'ils attendraient peut-être en ce lieu glacial la parole de Dieu, mais à coup sûr la parole de l'homme.

En effet, un ministre y montait déjà.

Pascal de Guerras, abasourdi par les événements singuliers qui se déroulaient pour lui dans cette semaine enchantée, avait oublié que la religion réformée était celle de toute sa famille, et que lui seul, par une providentielle exception, était rentré dans l'Église catholique.

Très droit dans les questions de l'honneur, Pascal était ombrageux dans les questions de conscience.

Il n'eut pas une seconde d'hésitation.

Sentant que sa place n'était pas dans le temple d'un autre culte que le sien, il se leva, salua sa tante en guise de muette excuse, passa devant miss Barbara stupéfiée et sortit sans se hâter.

Oh ! si les yeux suppliants de la jeune fille avaient pu le retenir !

Subitement, elle venait de comprendre, et cherchait avec anxiété sur le visage de Mme Forster la confirmation de ses doutes.

Mme Forster, adossée à son banc, droite et rigide, écoutait le ministre et paraissait avoir à peine remarqué la disparition de son neveu.

Pauvre miss Barbara ! que l'office lui parut long, le sermon sans saveur, les chants sans mélodie ! Son instinct féminin l'avertissait qu'un danger se dessinait à son horizon.

Elle, qui s'était crue bonne diplomate et qui se découvrait aussi accessible que ses pareilles aux aspirations honnêtes de la vie, se sentait tout à coup menacée, sans trop savoir pourquoi ; mais elle en était sûre, un vent d'orage soufflait déjà sous la haute voûte.

Eh ! non ! ce n'était que l'organe tonnant du Révérend que, depuis longtemps, elle n'écoutait plus.

L'office enfin terminé, lorsque Mme Forster et sa demoiselle de compagnie se retrouvèrent sous le porche, elles aperçurent la calèche, le cocher, le valet de pied près de la portière ouverte.

M. de Guerras n'y était pas.

La vieille dame monta sans mot dire, tandis que le regard de la jeune fille plongeait dans toutes les rues.

Ce qu'elle redoutait arriva. De l'église catholique, les fidèles, peu nombreux, sortaient à ce moment. Pascal était parmi eux.

En le reconnaissant sur le seuil, miss Barbara blêmit. Mme Forster fit signe au cocher d'arrêter.

Le jeune homme, très calme, s'assit en face d'elle.

— Vous êtes destiné à me faire attendre aujourd'hui, lui dit la vieille dame d'un ton froid, sans la moindre aigreur.

— Je vous prie encore une fois de me pardonner, ma tante, répondit Pascal ; la grand-messe a duré quelques minutes de plus que le préche, et vous me voyez désolé.

Le retour au Corsier fut silencieux, le déjeuner rapide et embarrassé.

En sortant de table, Pascal pria sa tante de bien vouloir lui accorder un instant d'entretien, que les incidents de la matinée rendaient nécessaire.

— Tout de suite, répondit-elle ; je suis prête à vous entendre.

Miss Barbara, toute blanche, se retira discrètement, non sans avoir arrêté sur le jeune homme un long regard tout chargé de prières dont il ne put deviner le sens.

À peine seuls, il dit à Mme Forster, d'un ton très respectueux :

— Lorsque votre miséricordieuse pensée de rapprocher de vous la famille de notre oncle défunt m'a été connue, ma tante, dans mon cœur habitué depuis l'enfance à l'isolement, il ne s'est trouvé placé que pour la surprise heureuse et la gratitude. La prudence humaine, certaines convenances d'éducation, que j'aurais dû consulter, m'ont totalement fait défaut. Votre accueil, le choix que vous vouliez bien faire de votre serviteur pour entourer votre vieillesse de respect et de dévouement, avant qu'il ne fût appelé à faire vénérer par son exemple votre mémoire dans cet admirable pays, toutes ces choses inattendues, précieuses, et qui confondaient ma raison en étourdissant mon cœur, me firent négliger le premier, le plus impérieux de mes devoirs.

La vieille dame dodelina la tête d'un air approbatif.

— Je devais, ma tante, avant d'accepter vos bienfaits dans l'avenir, votre hospitalité dans le présent, vous dire avec franchise que je n'appartenais plus, depuis plusieurs années, à la religion réformée qui est celle de notre famille.

— Oui, vous auriez dû me le dire, approuva-t-elle.

— Car peut-être, ma tante, la générosité qu'il vous plaisait de prodiguer à l'un de vos neveux s'en fût-elle, au contraire, détournée.

— Vous avez parfaitement raison, Pascal. Si j'avais connu plus tôt ce détail qui me peine, j'aurais préféré m'entourer d'un coreligionnaire que d'un membre de ma famille qui en a renié le culte. Puis-je savoir dans quelles circonstances vous avez été amené à le faire ?

— À la fin de mes études scolaires, par la rencontre d'un homme de bien, dont la foi et la charité m'inspirèrent la plus vive admiration. Il mourut jeune en m'encourageant à étudier une religion, — la sienne, — qui lui avait donné la force de vivre, quoique très maltraité par l'existence, et lui rendait la mort si douce. Je le promis, je tins parole.

— Vous êtes heureux de cette résolution.

— Autant qu'on peut l'être après avoir obéi à sa conscience et à sa conviction.

— Je vous crois : vous êtes loyal comme pas un. Mais je ne saurais vous louer.

— Aujourd'hui, ma tante, je comprends la barrière que j'ai mise entre vos projets et moi, et je viens, en vous priant de les reporter sur mon cousin Laurent Forster, vous demander de me conserver votre estime.

— Certes ! et toute entière. La meilleure preuve que je puisse vous en donner, Pascal, c'est que je n'essaierai même pas de contre-carrer vos convictions. Restez vous-même. Nous sommes tous deux de ceux qu'on n'ébranle pas.

La vieille dame parlait avec tranquillité, avec une sorte de surprise attendrie qui n'était pas exempte de satisfaction.